DÏANA BÉLICE

LE JOUR OÙ LA TERRE A TREMBLÉ

1. Poussières

Dominique et compagnie

DÏANA BÉLICE

LE JOUR OÙ LA TERRE A TREMBLÉ

Poussières

Dominique et compagnie

À Nozilia et Christopher,
qui veillent sur la perle des Antilles.

À ma mère.
Et particulièrement, à ses joues.

À mon père.
Et particulièrement, à sa résilience sans fin.

1

16 h 42
Lundi 11 janvier 2010

Les classes sont terminées depuis un moment, déjà. Les étudiants les plus pressés sont à la maison depuis belle lurette. Les gens sortent du boulot. Ils parlent fort et rient, sans doute soulagés de mettre un point final à cette journée. Ils s'arrêtent dans un commerce ou deux, ou ils marchandent avec une vendeuse ambulante, puis une autre. Ils prennent ce qu'il faut pour le souper, et avec un peu de chance, dénichent le nécessaire pour le lendemain, avant de recommencer la routine matinale.

Je souris.

C'est un lundi tranquille sur Ayiti[1] chérie.

Je pourrais retourner à la maison, moi aussi. Retirer mon uniforme et enfiler des vêtements plus confortables. Je n'en ai aucune envie. À la place, je flâne sous le soleil

[1] Haïti.

de la saison sèche avec les copains. Je n'ai pas le goût de rentrer et d'entendre ma mère me rebattre les oreilles de ses questions du type : qu'est-ce que je fais dans le dédale des rues de Port-au-Prince, avec qui, et pourquoi. Pourtant, elle devrait le savoir : je suis une bonne fille. Puis les personnes avec qui je me tiens, et ce que je fabrique en leur compagnie, ce n'est pas nécessaire que ce soit tout le temps de ses affaires. Plus maintenant, du moins, il me semble. Après tout, j'ai treize ans.

Je suis une jeune femme en devenir.

En tout cas, c'est ce que je me dis en mon for intérieur. Car devant elle, je ne me permets pas de parler ni même d'agir comme une jeune femme en devenir. Je pourrais le regretter. Elle me ferait pleurer toutes les larmes de mon corps avec une bonne baffe ou deux.

En même temps, je sais très bien ce qu'elle et les membres de mon entourage pensent des gens de Latibonit[2]. Alors, que dirait « la meute », protectrice et vorace, de Calderon ?

Mon, Calderon.

Car c'est bien connu : chaque arbre généalogique de chaque famille haïtienne se permet toujours de juger une personne sur la simple base du département duquel elle provient.

---

[2] Artibonite, un des dix départements d'Haïti.

D'ailleurs, j'en ai eu une démonstration éloquente, il n'y a pas si longtemps.

Mabiala, ma cousine chérie et préférée, a subi un interrogatoire en règle, parce qu'elle a rencontré un garçon de ce département.

Et, ô malheur, elle l'aime bien.

Je me souviens. Je la regardais avec un sourire en coin, et je me retenais de toutes mes forces pour ne pas pouffer de rire. Pendant ce temps, les mains gentiment jointes sur ses cuisses, les yeux baissés, sage, elle accueillait les mille et une questions dont elle se faisait bombarder : « Quel âge a-t-il ? » ; « Quelles sont ses intentions ? » ; « Qu'étudie-t-il ? » ; « Qui sont ses parents ? » ; « Quels sont ses plans d'avenir ? »

Intérieurement — je m'en doutais —, elle me maudissait de ne pas lui venir en aide. Mais je ne suis pas folle : impossible que je prenne le risque de recevoir un regard tueur ou une claque en arrière de la tête.

Ah ! Tout ça pour un simple flirt !

De toute manière, peu importe les explications que Mabiala aurait fournies, ça n'aurait jamais été ce qu'ils souhaitaient entendre. Elle et moi, on le sait. C'est une bataille perdue d'avance, un jeu ennuyeux, mais obligatoire, auquel on se prête pour la forme.

Ah ! Si seulement !

Si seulement ils étaient au courant qu'en vérité, leur avis ne pèse pas pour grand-chose dans la balance !

Aujourd'hui, je suis persuadée d'une chose : nos familles respectives possèdent des espions dans tous les recoins de la ville. De la parenté dont on ignorait même l'existence, ou de bons amis qui prennent un malin plaisir à rapporter nos moindres faits et gestes.

Malgré tout, il y a toujours moyen de s'en tirer à bon compte.

De n'en faire qu'à notre tête.

De vivre nos amourettes.

D'agir comme les adolescentes que nous sommes.

Heureusement, Calderon ne vient pas de Latibonit. Mais mon clan pourrait très bien juger que ses mains sont trop grandes, ses yeux, trop foncés, ou n'importe quelle autre bêtise du genre.

Mais pour moi, ce garçon représente bien plus qu'un caprice de petite fille qui veut embêter ses parents.

Il signifie plus. L'infini, j'oserais dire.

C'est juste qu'il n'est pas encore au courant. Il faut que je me convainque de faire sortir les mots de ma tête.

Mais j'ai du temps ! La vie sous le soleil d'Haïti est belle. Longue.

Les paysages paradisiaques où déclarer sa flamme foisonnent.

Quand même. Je peux comprendre les inquiétudes des adultes. Car nous, les jeunes, on mélange tout.

Heureusement, je ne suis pas… comme ça. Car, je sais ce que la majorité des garçons de mon âge veulent : goûter aux fruits de la passion auprès d'une fille. Si ma mère ne m'a pas appris grand-chose du côté relation amoureuse, ça, elle me l'a répété au moins cent fois. Mais je ne me laisserai jamais prendre au piège. Parce que j'ai des aspirations. Des rêves de grandeur plein la tête, et un cœur qui a besoin de vivre chaque moment tel qu'il se les imagine.

C'est important. C'est inspirant. Ça permet de garder espoir.

Les risques que l'on court en s'allongeant avec le sexe opposé, j'en constate les conséquences tous les jours, dans les rues de ma ville.

Ce n'est pas rose. Pas même mauve ni d'une tout autre jolie couleur qui suggère un peu de bonheur.

Avoir un enfant très jeune me projetterait hors du wagon de mes aspirations. Mes idéaux, eux, s'égareraient dans un épais nuage de fumée. Sans aucune solution en vue.

Oui.

J'ai remarqué ce qui arrive à ces filles, métamorphosées en mères à l'adolescence.

Le fantasme duveteux d'une vie meilleure s'est éteint pour toujours au fond de leurs prunelles.

Il n'y a rien au monde que je souhaite moins que de vivre quelque chose du genre.

2

16 h 45
Tergiversations mentales

Bon.

Je m'égare en tergiversations mentales. Malgré tout, j'ignore si faire preuve de jugement me permettra un jour de réaliser ce à quoi j'aspire.

Disons que je suis prudemment pleine d'espoir.

Car ici, en Haïti, c'est paradisiaque. Ça ne signifie néanmoins pas que la vie l'est pour autant.

Il ne suffit pas de crier « ciseaux » pour devenir ce que l'on veut.

D'abord et avant tout, ce que l'on souhaite, c'est d'avoir un toit sur la tête. De quoi se nourrir. Et avec un peu, beaucoup de chance, d'aller à l'école.

Car sans éducation, on n'est rien. On ne sera jamais personne. On ne remettra jamais notre beau grand pays sur pieds. On ne sera jamais *assez* pour faire quelque chose de significatif.

Après tout ça, si une plage horaire se libère, on rêve.

C'est surtout ça, mon quotidien ; une ombre devant mes yeux romantiques.

Le problème, c'est que les possibilités de devenir quelqu'un n'arrivent que très rarement. Pour les attraper, il faut être rapide. Avoir les ailes appropriées, suffisamment solides pour ce faire.

Or, par ici, elles sont souvent coupées. Pour mille et une raisons.

Je dois admettre que ça m'effraie. Je crains que ça ne soit jamais moi, la fille avec l'opportunité inouïe de se transformer en une personne importante.

Heureusement, j'ai Calderon.

Alors que cette pensée traverse mon esprit, je lui jette un regard en mordillant ma lèvre inférieure.

Lui et moi, on s'encourage. On discute de nos rêves avec amour ; pour qu'ils aient confiance en nous et en notre capacité à les réaliser. Pour qu'ils grandissent et soient bien bâtis.

Car, on se doit d'en prendre soin.

Ce que je souhaite ? Être écrivaine. Et les gens me disent souvent que c'est évident. Car selon eux, je parle en vers de poème. Avec de longs mots compliqués qui ne veulent rien dire. Mais s'ils écoutaient, ou appréciaient, ils se rendraient compte de l'élégance magique que j'essaie de donner à chacune de mes paroles. La langue est si belle !

Je souhaite faire usage de toutes ses inflexions. Ses nuances. Ses charmes.

Donc, un jour, oui, je serai écrivaine.

J'ai pris cette décision il y a quelques années après avoir entendu « Les poèmes de Michelle » à la radio. Elle est interprétée par Teri Moïse. Michelle, c'est moi. Tout craché. Sa vie se colle à la mienne et la mienne à la sienne. On marche dans les mêmes souliers. Tout comme elle, mes mots sont l'arme qui me délivrera de tout.

Pour la énième fois, je me répète les paroles de cette chanson que j'adore. Le menton haut, je laisse mon sourire voler vers le ciel. Je reviens sur la terre ferme lorsque Calderon presse doucement mes doigts entre les siens. D'ailleurs, depuis notre départ de l'école, il n'a pas lâché ma main.

Je me questionne : sait-il que je l'aime si fort ? Il est au courant que je le chéris sans fin dans le rôle de mon meilleur ami, mais… est-il au fait de mes sentiments qui vont plus loin ?

Si les confins de l'univers existent, c'est jusque-là que mon affection pour lui se rend !

Du reste, une partie de moi est assez confiante pour affirmer que ce que je ressens est réciproque. Cette même partie croit que ce sentiment, il est écrit partout dans les yeux bruns de mon Calderon. En outre, dans ses mimiques. Quand il m'espionne de loin.

Si on me demandait de dessiner l'amour, j'esquisserais les traits de Calderon.

Quand on se balade, on nous crie parfois « À quand le mariage ? ».

C'est fou.

Il y a de ces choses, dans la vie, qui sont évidentes.

Quand on était encore dans leur ventre, nos mères rêvaient que, tout comme elles, on serait les meilleurs amis du monde. Puis, lorsqu'à quelques jours d'intervalle, l'une a accouché d'un garçon, et l'autre, d'une fille, elles ont su que des âmes sœurs s'étaient dévoilées à l'univers.

L'histoire est mignonne. Malheureusement, maintenant que je suis une demwazèl[3] en fleur, la vision des choses de ma génitrice est différente. Mais, je me moque que mon idylle, qui n'en est pas tout à fait une, se rende à ses oreilles. Après tout, on ne s'est même pas embrassés ! Ça n'enlève rien au fait que c'est précieux, ce qui se trame entre nous.

Et je n'ai pas envie que qui que ce soit ou quoi que ce soit vienne l'abîmer.

---

[3] Demoiselle.

3

16 h 47
Dolph Lundgren

J'aime me faire belle.

Pour moi.

Et un peu, beaucoup, pour Calderon.

En glissant un hibiscus rose dans mes cheveux, la fleur nationale d'Haïti. En me revêtant d'une robe blanche, priant pour que le soleil joue sur le tissu, me permettant de briller de mille feux.

J'adore l'idée que Calderon voit en moi une femme en devenir, intelligente et fonceuse, résiliente jusqu'à l'infini.

Calderon me tire de mes rêveries en soulevant nos doigts entrelacés. Il dépose un baiser sur le dos de ma main. Mon corps vibre. Si je m'écoutais, je fermerais les paupières. Pour mieux apprécier les frissons qui me parcourent. Mais je veux analyser toutes les expressions sur son visage.

Il est si beau, quand il est heureux !

Là, maintenant, tout de suite, j'adorerais qu'on se retrouve à l'ombre d'un palmier. Et qu'on se le prouve,

qu'on s'aime. Une bonne fois pour toutes les fois où on n'a pas eu l'audace de laisser les mots sortir de notre tête rationnelle. Je me mords la lèvre inférieure pour effacer mon sourire. À la place, je prends un air que j'espère chargé de sous-entendus pas trop subtils. Comme toutes ces femmes que je vois à la télévision.

J'adorerais qu'on passe le reste de nos jours ensemble. À rêver. À s'aimer. À être les meilleurs amis que la Terre n'ait jamais portés.

J'attrape mon courage à deux mains. Avant qu'il ne s'enfuie. Je dois dire à Calderon ce qui me brûle. Là. Maintenant. Tout de suite. Même si c'est devant nos copains qui s'en doutent bien, de toute manière, de ce qui se tisse à la vitesse de l'éclair entre nous.

J'ouvre la bouche, mais Svendson choisit ce moment pour s'adresser à nous.

— Alors, on fait quoi ? On ne va pas juste marcher toute la soirée !

— Arrête, le Blanc oublié ! lance Ézéchiel. On est cool, là. Relaxe.

Comme mes amis, je pouffe. Svendson, lui, se retient pour ne pas donner une bonne correction à Ézéchiel. Il faut le comprendre : Svendson n'est pas Blanc. Il est métissé. Et très pâle, avec une tête blonde. Depuis qu'il est tout jeune, on se moque de lui parce que sa peau

refuse de brunir. Maintenant que selon ses dires, il est un homme, il veut passer à autre chose. Se faire appeler Svend, par exemple.

Je pense que ça ne l'aidera en rien.

— On va au programme ? propose finalement Svendson pour changer de sujet.

— Ça me tenterait, le cinéma, approuve Calderon.

— Non ! s'exclame Mabiala. Je n'ai aucune envie d'aller m'asseoir sur un banc inconfortable, pour écouter un mauvais film de Dolph Lundgren ! En plus, monsieur Derméus va nous déranger sans arrêt, parce que sa maison est juste à côté de l'écran et qu'il sent toujours le besoin d'entrer et sortir pour une raison ou une autre !

Ézéchiel lève les yeux au ciel :

— Bon, OK, on a compris. Toi, Cornélie, qu'est-ce que tu as le goût de faire ?

— J'ai entendu dire qu'on chantait messe[4], plus tard. C'est une de mes tantes qui l'organise. Ça m'intrigue ! Je n'ai jamais assisté à un événement du genre. On pourrait y aller ?

— Oh non ! m'avertit Mabiala. Tu ne veux pas voir ça ! Ça peut être vraiment traumatisant !

---

[4] Cérémonie ayant pour but d'honorer les morts.

On s'arrête pour discuter et tout d'un coup, Mabiala se met à rôder autour de nous.

— Dans ces cérémonies, il y a des tables chargées d'offrandes et de bougies. Un prêtre préside, et les proches des êtres chers disparus dans la mort chantent des cantiques avec ferveur.

Mabiala susurre ces mots sur un ton énigmatique, pour ajouter à l'effet dramatique.

— Ils sont carrément… POSSÉDÉS ! s'écrie-t-elle.

Je sursaute. Mes copains se mettent à rire devant ma réaction, mais je boude leurs railleries ; je veux connaître la suite !

— Pour les personnes plus réceptives, comme ma mère, les lwas[5] t'envahissent en un claquement de doigts. Tu entres en transe et convulses dans tous les sens !

Mabiala joint le geste à la parole. Elle se tortille exagérément et fait virevolter ses bras de droite à gauche, comme si elle n'avait plus aucun contrôle sur elle-même.

Soudainement, elle s'arrête. Tout son corps penché vers l'avant. Puis lentement, elle se redresse. Toujours affublée de son air de conteuse mystique, elle ajoute :

— Il faut généralement une demi-douzaine de personnes pour faire revenir ces gens sur Terre.

---

[5] Esprit vaudou.

— Vraiment… ?

— Bon Dieu voit[6], Cornélie ! Je te le raconte comme ça arrive !

Svendson tchipe[7], agacé par la tournure de la conversation.

— Mais c'est quoi, ces plans de granmoun[8] ? Une messe ? On n'a sérieusement pas mieux à faire ?

— On n'a qu'à se rendre à la plage pour jouer au football[9] ? suggère Calderon. Vous en dites quoi ?

J'acquiesce immédiatement.

— C'est une bonne idée ! Qui amène une radio pour la musique ?

— Je m'en charge, dit Calderon.

— Faut qu'on aille se préparer, alors ! Pas question que je me promène une seconde de plus dans cet uniforme ! lance Ézéchiel.

— Ah ! C'est exactement pour cette raison que je suis heureuse de ne pas aller à l'école ! clame fièrement Mabiala.

---

6 Expression qui signifie : « Je le jure devant Dieu. »

7 Son de communication non verbale. Tout dépendant de la situation, il peut signifier plusieurs choses. Dans ce cas-ci, il reflète l'agacement.

8 Adulte. Dans cette situation, un plan qui n'est intéressant que pour des personnes plus âgées.

9 Soccer.

Nos amis continuent de discuter. Je fixe Mabiala. Elle joue à celle qui n'en a rien à faire des études, mais je sais que c'est faux.

Elle brûle d'avoir cette chance, elle aussi.

C'est sans doute ce qui explique qu'elle rôde systématiquement sous les fenêtres de mon complexe éducatif. Avec un carnet de notes abîmé, qu'elle dissimule entre la ceinture de son pantalon et sa peau d'ébène.

La vérité, c'est que Mabiala nourrit l'espoir d'attraper au vol les enseignements de nos professeurs.

À la fin des classes, elle me pose des questions. Je lui réponds toujours avec plaisir. Avec cœur. J'ai confiance que ça lui donne l'impression que son rêve est un peu moins hors d'atteinte.

Nos regards se croisent. Mabiala sourit encore plus. Et juste là, en baissant les yeux, peinée, je me dis que je la trouve bien mauvaise menteuse.

4

16 h 51
Ti-Komèsan

Le plan de la soirée enfin décidé, on peut s'y préparer. Le cœur content, dans l'anticipation de tous les délices qui nous attendent.

— On se rejoint dans une heure, dit Calderon. Je dois m'assurer que ma mère et Erzulie ont de quoi manger.

Je serre doucement sa main. Il m'enveloppe d'un battement de cils, un sourire plein de bonheur. Le genre qui m'émeut.

À chaque fois.

J'adore le fait qu'il prend si bien soin de sa famille.

Depuis ses 6 ans, partout en ville, on surnomme Calderon Ti-Komèsan[10]. Il n'était pas rare de le rencontrer sur la rue, aux côtés des femmes, en train de vendre des bidules qu'il fabriquait avec du carton, des branches de cannes à sucre, ou des canettes vides. Bien sûr, d'autres

[10] Petit commerçant.

enfants font pareil. Mais jamais avec autant d'ingéniosité que Calderon. Ça ne rapportait pas énormément. À peine pour de la nourriture. Mais manman[11] a toujours été là pour les aider, lui et sa famille. Et elle l'est encore.

Aujourd'hui, le Ti-Komèsan est devenu un homme à la beauté que nul ne peut ignorer.

Certainement pas moi. Et je sais qu'elle sait.

Le soleil tape plus fort, tout d'un coup, on dirait.

Les garçons se font l'accolade. Comme le font leurs artistes hip-hop préférés. Ceux qu'ils aspirent à devenir un jour. Calderon me fait un clin d'œil. Mabiala m'avertit qu'elle va chez sa mère, en attendant qu'on soit prêts.

— OK, à tout à l'heure ! crie Ézéchiel à travers le brouhaha des marchands qui font des pieds et des mains pour attirer l'attention des gens.

On s'éloigne dans des directions différentes.

Pour me rendre chez moi, je dois passer devant la minuscule maison bleue, celle avec le grillage rouillé, et l'autre, avec le toit de tôle rouge. Ensuite, il faut que je monte le morne qui mène à ma demeure. Je suis en sueur. Une douche va me faire le plus grand bien.

En relevant les yeux, j'aperçois le mur blanc défraîchi sur lequel est inscrit le psaume *Le Seigneur est mon berger*.

---

[11] Maman.

De temps à autre, je fais une pause devant ce muret. Surtout lorsque je me décourage. Quand je n'ai pas mangé à ma faim. Quand, à l'école, je constate que les professeurs sont absents, faute d'avoir été payés ou parce qu'ils n'ont pas pu se déplacer. Quelquefois, c'est une tragédie personnelle qui les empêche de venir remplir nos têtes de tous ces enseignements qui feront de nous de bons citoyens d'Haïti, et ensuite, du monde.

De temps à autre, c'est pour prier pour ma Mabiala, que je m'arrête ici. Car j'aimerais que dans cette vie, les choses prennent la forme de ses rêves les plus fous.

Quelquefois, c'est pour que ma ville connaisse des jours meilleurs. Sans vol ni viol ni kidnapping ni manifestation ni saisons des pluies trop fortes.

Malgré tout, je me dis que j'ai le privilège de me réveiller tous les matins. Alors, je continue d'être optimiste.

Car c'est ce que Dieu veut. Et ici, en Haïti, Dieu, il est essentiel. Majeur. Il guide nos pas. Il nous apporte la foi. L'espoir. Il est le vent sous nos ailes qui nous permet de planer au-dessus des obstacles que la vie aménage trop habilement sur nos routes.

Je retire mes chaussures et laisse mes orteils fourrager la poussière chaude et les petits cailloux. Je traverse enfin l'arche de vieilles briques roses qui mène chez moi. Comme c'est généralement le cas, la porte d'entrée est

grande ouverte. Pour accueillir la brise. Une fois de temps en temps, celle-ci nous rend visite. Ça tiédit l'air brûlant pendant quelques précieuses secondes.

Dans le salon, je jette un œil amusé aux mille et un bibelots disposés sur l'immense buffet de bois. C'est un miracle qu'ils soient intacts. Mes cousins et mon frère cadet, Augustus, courent sans arrêt autour de l'énorme meuble. Mais bon.

La soirée est encore jeune.

J'avance dans le couloir où les enfants s'installent souvent pour jouer. Parmi toutes ces petites têtes noires et crépues, j'ai de la difficulté à distinguer celle d'Augustus.

Je me dirige à l'arrière de la maison. Là où la nourriture, jamais fade et toujours goûteuse, est concoctée.

Je salue et embrasse chaleureusement tout le monde. Ma mère coupe des yams[12] et des plantains pendant que l'huile se réchauffe sur le feu, à l'extérieur, dans la cour. Des tantes et des cousines se livrent à la préparation du griot[13], le pikliz[14] et le riz collé. J'ai l'eau à la bouche et je me bats contre l'idée de rester pour en profiter.

---

[12] Ignames.

[13] Cubes de porc frits.

[14] Condiment très épicé, à base de chou.

J'accroche mon regard à la force tranquille qu'est maman. Elle ne lève pas le menton. Ne m'adresse pas la parole. On pourrait croire qu'elle m'ignore. Mais je sais que malgré son silence et ses yeux qui semblent occupés ailleurs, elle m'a déjà étudiée de la tête aux pieds. Elle m'a humée, sondée.